

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, anbas Conti et Bienville.

Reservé at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 avril 1910. Thermomètre de E. Claudel, Opticien en Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lne. Fahrenheit Centgrade

LA Récolte de coton Partiellement perdue.

Les prévisions des pessimistes se sont réalisées, quant à la destruction partielle de la prochaine récolte de coton par la dernière vague froide qui a traversé les Etats du Sud.

Dans toute la région cotonnière, on constate des dégâts considérables causés dimanche dernier par la vague froide et accrus par le gelé blanche du lendemain, région qui comprend la Georgie, l'Alabama, le Tennessee, les Carolines, Nord et Sud; il y a même en de la Géorgie à Thomasville, sur la frontière de la Géorgie.

Les moulins d'huile de graines de coton en Géorgie et dans les Etats voisins ont fait savoir aux fermiers qu'ils leur fourniraient tout le plant dont ils auraient besoin, mais on incline à croire que les moulins n'en ont pas suffisamment pour enseigner toutes les terres ravagées. Le prix de ce plant est un dollar le boisseau, environ le double du prix que les fermiers en obtiennent.

Dans l'Etat du Mississippi, les dégâts à la récolte des fruits et des légumes n'ont pas été exagérés; il s'agit des dernières récoltes qu'on a eu à récolter, en raison de la sécheresse et de la chaleur.

Plus heureux que les Mississippiens, les Carolinians du Sud n'ont perdu qu'une faible partie de leur récolte. Ce qu'il est constant de savoir, cependant, c'est que la graine de coton est abondante au Texas; que deux millions de l'Etat en ont un fort approvisionnement et la fournissent au prix coûtant aux fermiers.

En Louisiane, les opinions des agriculteurs diffèrent beaucoup. Certes, ceux qui reconnaissent avoir subi des pertes, mais il en

est qui les exagèrent. La cane à sucre et le maïs ont peu souffert. A Laoc Charles ou un incendie vient de détruire nombre de bâtiments publics et de maisons de résidence, la dernière vague froide a considérablement nui à la récolte du riz. Cette localité a été la proie des éléments; elle a eu à combattre le vent et le feu coup sur coup; mais ses habitants ne s'en laissent pas décourager; ils sont résolus à rebâtir leur ville sans délai; à quoi bon se lamenter? disent-ils, et s'ils leur est possible, ils n'accepteront aucun secours de dehors et se remettront à l'œuvre avec la ferme espérance d'accomplir de leur tâche leurs propres ressources leur suffiront.

L'INTELLIGENCE ANIMALE.

De nouvelles expériences ont été poursuivies récemment, dans le but de savoir jusqu'où vont les facultés des animaux, et si ces derniers sont susceptibles de dépasser les limites de la mémoire pour se livrer à des opérations intellectuelles plus compliquées.

En rapprochant les dernières observations de toutes celles qui furent mentionnées par le passé, et dont nous retrouvons trace, soit dans les ouvrages spéciaux, les revues scientifiques et les encyclopédies, soit dans les journaux et les magazines sérieux, on en arrive à cette conclusion que si la plupart des animaux peuvent exécuter un assez grand nombre d'opérations mentales, nécessitant non pas seulement des souvenirs, mais aussi des comparaisons, en revanche il semble impossible d'admettre qu'ils soient capables d'atteindre à un certain degré de science.

En particulier, le calcul paraît leur échapper, et il n'est pas possible de le moins du monde qu'ils puissent compter. Leur savoir est toujours le prix de l'expérience, la conséquence de choses vues. Cuvier n'en doutait pas, et, jusqu'à plus ample informé, il convient de s'en tenir à ce point.

Cette opinion perdit de sa valeur pendant un moment, quand furent signalés les merveilles accomplies par Hans, le célèbre aveugle calculateur qui obtint en Allemagne un si grand succès de curiosité, et autour duquel les savants discutèrent avec tant de passion. Mais on ne tarda pas à découvrir que les mathématiques, sous leur forme la plus simple, étaient inconnues de l'excellent animal, lequel se bornait à obéir à des signes. C'était sans doute, un joli résultat de dressage, mais rien de plus, et dans plusieurs cirques, le cheval Hans eut des émulés qui additionnèrent des chiffres avec la même sûreté, et par les mêmes moyens.

Les amis et admirateurs des bêtes doivent en prendre leur parti. Le chien lui-même, cet être si parfait, aux facultés hors ligne, n'a jamais compté et ne comptera jamais. C'est l'avis d'un homme ayant pénétré dans son intimité plus loin que les savants, le dresseur Charles d'Aix, qui adore les chiens et obtient d'eux, sans leur donner une chiquenaude, des travaux étonnants, ou les qualités physiques et intellectuelles de l'animal sont également mises à contribution.

Ces conclusions sont regrettables, d'ailleurs, car s'il était établi que les bêtes peuvent calculer, nous n'aurions aucune raison pour désespérer de leur éducation complète. Nous n'en sommes

pas là, et les exemples les plus impressionnants, fournis en faveur du sens du calcul chez les bêtes, finissent par être impuissants, très réels, de l'observation. Il n'y a aucune opération intellectuelle lile, mais uniquement de curieuses manifestations de la mémoire, sollicitée par un geste, par une attitude, par un fait insignifiant en apparence, mais sur lequel l'attention de l'animal se sera fixée. C'est ainsi que le cheval volturier s'arrête à la porte de la même auberge, et que celui du labourneur se repose au vingtième sillon, si son maître l'a habitué à le faire.

Quant à un observateur anglais s'est mis en tête d'apprendre à lire à ses chiens, il a employé dans ce but, de petites planchettes sur lesquelles des mots étaient écrits. La bête avait-elle fait ou soif? Elle allait chercher la tablette portant le mot nécessaire, et l'apportait à son maître. On jugea la chose étonnante, et il y eut des personnes pour croire que la lecture venait désormais enseignée aux chiens avec fruit. Qui ne sent que tout le miracle consistait dans la forme de la tablette, l'étendue du mot, et aussi dans l'expression de la physiologie du maître au moment précis où le chien approchait du but?

Cet animal se rend admirablement compte, en effet, des moindres modifications de nos traits, et il se méprend rarement sur leur signification, non plus que sur le sens de nos paroles, d'après leur intonation, si légère que puisse être cette dernière. "Il suffit de dire à un chien "c'est bien" ou "c'est mal", lorsqu'on lui enseigne un exercice, nous expliquent M. d'Aix, pour qu'il sache à quoi s'en tenir sur la valeur de son travail."

M. Henri Coupin a cité le cas de Belle-fleur, ayant apparemment essayé d'apprendre à compter jusqu'à quatre à une jeune chienne griffon de la plus rare intelligence. Il fut plus heureux avec un caniche, mais parce qu'il donnait au mot quatre une intonation particulière. Aussi, si l'on comptait un et deux, pour passer à quatre en oubliant trois, le chien obéissait en dépit de l'erreur.

On a dit qu'autrefois les mules de la Nouvelle-Orléans se mettaient à braire vers la fin de leur cinquième trajet, quand elles traînaient un tramway, parce que c'est alors qu'on les faisait relayer; donc, s'on dit, ces mules savaient calculer jusqu'à cinq; à cela il a été répondu que leurs manifestations provenaient de ce qu'à ce moment elles apercevaient le palefrenier qui s'avançait pour les délester.

Du reste, les animaux peuvent avoir conscience du temps. J'ai connu un chien dont le maître, habitant la campagne, rentrait tous les jours de la ville par le même train, la gare étant distante de près d'un kilomètre de sa demeure; or, ce chien, un anglais à poil lisse, très tranquille durant toute la journée, manifestait de l'impatience quand arrivait l'heure du train, sortait en courant, et se trouvait toujours sur le quai lorsque son maître descendait de wagon.

Seulement, il faut ajouter que plusieurs convois se croisent dans les minutes précédentes. Peut être l'animal était-il guidé par le sifflement des locomotives, de même qu'un grand épagneul, appartenant à un écrivain, restait paisiblement étendu sous la table de ce dernier, de huit heures du matin à midi. L'homme pouvait aller, venir, quitter la pièce: le chien ne bougeait pas. Il savait que le travail n'était pas terminé. Mais lorsqu'il entendait le bruit du couvercle de l'encrier, abattu d'un petit coup sec, il se levait

d'un bond, et s'en allait en gambadant vers la porte.

C'est encore et toujours de la mémoire, de l'observation, avec des effets parfois très surprenants, très troublants, mais qu'on ne saurait imputer à des jeux intellectuels se rapprochant de ceux du calcul. On a pu accumuler, réunir, grouper et présenter avantageusement des centaines et des milliers d'expériences et de faits, sans parvenir à établir que l'intelligence animale soit assez étendue pour aller jusque là.

Et, cependant, que n'a-t-on pas dit? Que n'a-t-on pas observé? On a constaté la finisse de l'épinoche, la reconnaissance du brochet, la sensibilité du requin et la tendresse affectueuse de la raie! La punaise a des subtilités invraisemblables, les oies ont possédent le sens de l'orientation, les oies, les dindons, les poules, les pintades, surprennent ceux qui les observent longuement, et l'on a vu une cane attirer une fermière par sa robe pour la couloir vers un canard en danger!

En fait, depuis les petits rongeurs jusqu'aux énormes pachydermes, il n'est pas un animal, sans en excepter le plus grossier, le plus sot, le plus méprisé, qui ne soit dans le cas de nous surprendre, dès que nous nous attaquons à lui, des que nous le suivons pas à pas dans les diverses phases de son existence quotidienne. Tous, sous une forme ou sous une autre, détiennent une part d'intelligence et marquent des sentimens déterminés.

Chez beaucoup d'entre eux, ces propriétés intellectuelles sont telles qu'il serait injuste de les confondre avec ce qu'on nomme l'instinct, faculté inférieure, purement animale, existant aussi chez nous, et qui se manifeste en des circonstances critiques, lorsque la raison ne fonctionne plus normalement, comme il arrive, par exemple, dans le cas de suicide par immersion, où la bête se défend contre la mort.

Il est des animaux dépassant l'instinct; le chien est le premier de tous. Vous l'avez vu jusqu'à des combinaisons supérieures à la simple mnémotechnie? C'est ce qu'il serait imprudent d'affirmer, dans l'état de nos connaissances. Tout tend à prouver, au contraire, que leur intelligence, si vive qu'elle soit, se heurte à des limites infranchissables, destinées à les maintenir éternellement dans leur infériorité.

LE GENERAL BOOTH

Le général Booth, commandant en chef de l'Armée du Salut, est entré le 16 de ce mois dans sa quatre-vingt-deuxième année. A cette occasion, il a reçu de tous les points du monde des télégrammes de félicitations, dont le plus agreste, daté de Sandringham, était signé de la reine Alexandra. Le général, qui se tient encore très droit, n'a rien perdu de son enthousiasme ni de son activité. Il ne voit plus d'un œil et ne peut lire de l'autre qu'à l'aide de lunettes extrêmement grossissantes. Aussi n'écrit-il plus de sa main que les lettres les plus importantes de sa correspondance privée; les autres sont expédiées par des secrétaires et des dactylographes, ainsi que la correspondance officielle de l'Armée du Salut; mais lui-même dote tout. En outre de ce travail, il consacre près de quatre heures par jour à se faire lire les notes manuscrites d'après lesquelles il rédige ses mémoires. A l'exception de quelques minutes de repos qu'il passe dans une chambre obscure après son déjeuner, on peut dire que ses seules récréa-

tions consistent dans le changement d'occupations. Comme on l'interrogeait sur ses projets d'avenir: "Je ne puis, répondit-il, espérer à mon âge d'accomplir tout mon rêve. Mais voici ce que seraient mes ambitions: 1° Abolir le vagabondage et l'ivrognerie, en internant les vagabonds et les ivrognes dans des asiles où on les guérirait; 2° Réformer complètement notre régime criminel, aussi bien dans la prévention que dans le châtiement; 3° Étendre à la population des campagnes la propagation de nos écoles dans les villes; 4° Créer à l'usage des malheureux sans travail une administration qui se charge de leur trouver aux colonies des emplois fructueux; 5° Rendre impossible l'exploitation des jeunes filles innocentes par d'infâmes trafiquants. 6° Voir l'Armée du Salut établie dans tout l'univers et exerçant jusque dans les moindres villages son action spirituelle et sociale."

Troisième centenaire.

Les Anglais vont fêter le troisième centenaire de l'introduction de la fourchette et de la cuillère dans leur pays. C'est, en effet, en 1610, que Thomas Coryate, auteur des "Oracles dévorés à la hâte pendant un voyage de cinq mois", rapporta d'Italie et introduisit en Angleterre ces ustensiles "aussi inutiles qu'immonstrueux", disent les chroniqueurs du temps.

Elle était plus ancienne en France, puisque les satires du temps en reprochent l'usage au favori d'Henri III. Et beaucoup plus ancienne à Venise où l'on voit dès le X<sup>e</sup> siècle un moine religieux reprocher à la femme d'un Doge cet usage odieux.

Le religieux avait d'ailleurs parfaitement raison, au moment où il parlait.

WHITE CITY.

La température étant quelque peu adoucie le public commence à reprendre le chemin de la Cité Blanche et assiste avec plaisir aux nombreux divertissements donnés en plein air, en particulier aux exploits des frères Whittaker qui sont vraiment surprenants.

ORPHEUM.

Cette semaine est la dernière de la saison et le public en profite pour se rendre en foule à chaque représentation de l'Orpheum. Les automatistes présentés par le ventriologue Nobel sont l'une des principales attractions.

Le roi Édouard rentre en Angleterre.

Biarritz, France, 27 avril.—Le roi Édouard d'Angleterre a quitté Biarritz la nuit dernière pour rentrer à Londres. Le souverain ne s'arrêtera pas à Paris.

LA COMÈTE DE HALLEY.

Flagstaff, Arizona, 27 avril.—Les récentes observations faites à l'Observatoire de Lowell démontrent que la queue de la comète de Halley s'est scindée en deux branches divergentes, dont l'angle d'éloignement augmente de jour en jour.

Un visiteur de marque.

Nous avons reçu hier la très agréable visite de Mgr Augustin Lury, prélat romain, ancien vicaire-général de l'Algérie, de passage à la Nouvelle-Orléans. Mgr Lury arrive de la Guadeloupe où il a prêché le dernier carême; et fera dans notre ville un court séjour au cours duquel, nous en gardons l'espérance, il fera quelques conférences.

C'est un homme d'une grande érudition et un causeur étincelant; il nous a fort intéressés et surtout charmés. A Rome, où il était chapelain de St Louis des Français, Léon XIII l'honora d'une distinction particulière; et pour lui prouver la haute estime en laquelle il le tenait, il lui confia le soin de traduire en français les œuvres italiennes qu'il avait publiées, œuvres dont la traduction paraît en deux volumes, et qui ont pour titres: "Œuvres pastorales de Léon XIII et L'Épiscopat de Léon XIII à Pérone".

Mgr Lury est confrencier et écrivain. La littérature française lui doit entre autres ouvrages: "L'Ave Maria", ses origines et ses transformations diverses d'après les documents archéologiques; Les Origines du Droit Public ecclésiastique; Bernadette de Lourdes et M. Emile Pouillon. Au Luxembourg, il fit une conférence religieuse et littéraire qui fut très goûtée et qui eut un retentissement très grand.

Mgr Lury est un des membres les plus éminents du clergé français; c'est aussi un des écrivains dont s'honore le plus les Lettres françaises. Il était accompagné à la visite qu'il nous a faite du très distingué assistant-archevêque du diocèse, le Rév. Em. Raynal, Docteur en théologie.

Accident de mine.

Londres, 27 avril.—Cinq cents mineurs ont été entombés cet après-midi dans la mine de Tyn-Y-Bedu, Pays de Galles, à la suite d'un accident survenu à l'entrée du puits principal. Une tentative a été faite pour atteindre les mineurs entombés par un autre puits situé à un demi-mille de distance du premier.

Le prince Victor Napoléon renonce au trône de France.

Bruxelles, Belgique, 27 avril.—Suivent les journaux de Bruxelles le prince Victor Napoléon, avant d'épouser la princesse Clémentine, fille du feu roi Léopold, présentement officiellement à ses prétentions au trône de France. Le mariage, qui sera célébré à Bruxelles, est fixé au mois d'octobre prochain.

Officier de navire acquitté.

Pascagoula, Miss., 27 avril.—Michele Alavisis, second officier du trois-mâts barque italien "Montevideo", accusé d'avoir tué un des matelots de l'équipage de ce navire alors qu'il était ancré à Pascagoula, a été jugé aujourd'hui et acquitté par le jury. Les débats ont démontré qu'Alavisis avait commis son acte en état de légitime défense.

Conducteur blessé par des bandits.

Atlanta, Gé., 27 avril.—W. H. Bryson, le conducteur de tramway qui avait été grièvement blessé samedi dernier par trois bandits noirs, est à l'article de la mort. Quinze nègres suspects ont été arrêtés jusqu'ici, mais il n'a pas encore été possible de découvrir le coupable.

Prochaine arrivée d'émigrants.

M. Luigi del'Orto, agent de la ligne italienne, a reçu une dépêche l'informant que le vapeur "Liguria" était parti de Palermo le 23 avril à destination de la Nouvelle-Orléans avec 267 émigrants et 52 passagers de cabine. C'est le troisième voyage que ce navire, affecté spécialement au transport des émigrants, accomplit depuis l'automne dernier.

Comparaison d'Oliver Smith.

Oliver Smith, l'un des deux bandits arrêtés mardi matin au moment où ils dévalaient un car de la ligne Peters Avenue, a comparu hier en audience préliminaire devant la cour criminelle de Cité. Quatre chefs d'accusation ont été relevés contre le bandit, qui après avoir répondu aux questions du juge a été reconduit dans la prison de paroisse. Son complice Alfred Smith est toujours dans un état désespéré et les médecins de l'Hôpital s'attendent à lui voir rendre l'âme d'une minute à l'autre.

ARRESTATION.

Un nègre du nom de Willie White a été arrêté hier matin par l'agent de police Casey qui l'a écroué au poste du premier precinct. Il est accusé d'avoir brisé une vitre dans un car qui passait à l'angle des rues Howard et Dryades avec une brique lancée au moment où le car tournait l'angle des rues. Traduit devant le recorder Fogarty il a été condamné à \$25 d'amende ou 30 jours de prison.

Corrado est trouvé coupable.

Abbeville, Lne, 26 avril.—Le Jury chargé de statuer sur le sort de Corrado, accusé d'avoir tué son compatriote Antonio Maltese, a rendu ce matin un verdict de culpabilité sans application de la peine capitale.

BLESSURE.

En travaillant pour le bureau des égouts à l'angle des rues Canal et Dupré hier après-midi, Lewis Robinson et Thomas Johnson, deux ouvriers de couleur, ont été blessés au corps par un car de construction.

Revue des Deux Mondes.

- 15. rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 15 AVRIL 1910. I.—La Faiblesse Humaine, dernière partie, par M. Paul Marguerite. II.—La Russie Nouvelle et la Liberté Religieuse.—II. Les Vieux Croiyans.—III. Le Rétablissement du Patriarcat.—IV. La Convocation d'un Concile, par M. Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Académie des Sciences Morales. V.—Blasphème et Papauté.—La Guerre (1870-1873).—III. Les Vieux Catholiques.—Leurs Premières Victoires, par M. Georges Guyau. VI.—L'Âme Italienne, de la Révolution Française au "Risorgimento", à Propos d'une Récente Publication, par M. Paul Hazard. VII.—Les Caprices de Napoléon III à Wilhelmshöhe.—II. Chutes Militaires de Napoléon III.—Son Entrevue avec l'Impératrice.—Le Maréchal Bazaine à Campel.—Projection de l'Empereur contre la Déchéance.—Le Départ du 19 Mars 1871, par M. Henri Wechsinger, de l'Académie des Sciences Morales. VIII.—Revue Dramatique.—"Les Bells" au Théâtre Sarah-Bernhardt, par M. René Doumic, de l'Académie Française. IX.—Revue Etrangères.—L'Aventure Tragique de Jane Grey, par M. T. de Wyzewa. X.—Essais et Notices.—"Ascension" de M. Charles Pommisroy, par M. Emile Faguet, de l'Académie Française. XI.—Chronique de la Quinzaine, Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie Française. XII.—Bulletin Bibliographique.

Feuilleton

—DE— L'ABEILLE DE LA N. O. No 38. Commence le 18 Mars 1910. LES DRAMES DE LA VIE Sanglante Richesse PAR GEORGES SPITZMULLER TROISIÈME PARTIE INTRIGUE ET AMOUR X LE PASSÉ Suite. No prononçant ce mot, la voix

de lieutenant de chasseurs se mouilla d'étonnement. —Notre fils! murmura-t-elle d'une voix assombrie.

Il vit ses traits s'altérer et s'alarmer d'un pressentiment sinistre.

—Où est-il notre petit Charlot questionna le comte.

—Hélas! gémit-elle, éplorée, en levant les bras au ciel. —Mort, peut-être? s'écria-t-il, la poitrine oppressée.

Et il montra, d'un geste expressif, le voile de deuil.

La physionomie de lady Klammerton se rasséréna un peu. D'une voix plus ferme, elle répondit: —Rassurez-vous, Christian. Dieu merci! je pense, que notre enfant vit, et je garderai jusqu'à mon dernier souffle cette espérance qui m'a soutenue jusqu'ici.

—Mais encore?... —Je ne sais rien de lui. Il a disparu... et depuis deux ans, je le cherche et je le pleure... il est perdu pour moi.

—Alors, votre deuil?... —Gabrielle rassemble ses forces pour dire, gravement: —Je porte le deuil de mon mari.

De Lignéres eut un mouvement de surprise.

—Votre mari?... Vous êtes mariée, Gabrielle?... —Je viens de perdre celui dont je portais le nom, un homme qui a fait tout son possible pour me

rendre heureuse.... Je lui en garde une gratitude infinie.... Mais vous, Christian?... —Moi aussi, je suis marié.... —Pardieu?... —Pardieu?... Je n'ai rien à vous pardonner, mon ami.... C'est Dieu qui a fait ainsi notre sort. Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite.... —C'est vrai, murmura-t-il, pensif. C'est notre loi....

—Je n'étais pas faite pour vous, Christian, je le savais bien.... Je n'aurais pas osé prétendre à votre nom.... Je ne voulais que votre amour.... Il me fallait le perdre. C'était la destinée.... Elle m'a condamnée à l'éternelle douleur.

Il se regardèrent bien en face, libérés désormais de toute équivoque par leur cruelle, mais nécessaire franchise, complément fatal du passé.

—Alors, vous n'avez jamais su ce qu'était devenu ce pauvre petit Charles? demanda le mari de Solange.

—Jamais.... Vous n'ignorez pas que j'avais confié le bébé aux époux Hennequart, ne pouvant l'élever moi-même, à cause de mon travail, puis de la maladie qui m'avait accablée....

—Oui, j'y suis allé moi-même, au numéro 37 de la rue Fontaine-au-Roi. Les Hennequart n'y demeurent plus.

—Ils sont partis, sans me prévenir, pendant que j'étais à l'hôpital, car j'ai connu les détres-

ses de l'hospice.... Ce qui a doublé mon chagrin, c'est qu'à une voisine m'a dit que quand les Hennequart sont partis, ils avaient affirmé me l'avoir ramené.... Qu'ont-ils fait de ce pauvre être que je pleure? Hélas! j'ai passé par toutes les angoisses de la crainte et du doute. Quel calvaire j'ai gravi!

—Pauvre mère! Pauvre amie!... Je vous plains.

—Oh! oui, plaingez-moi.... J'ai bien souffert, Christian!... Cet enfant de vous, c'était mon idole.... c'était ma vie.... Et je me meurs, depuis que je suis privée de sa présence.... de ses baisers....

—Mais vous, qu'étes-vous devenue? —Lord Klammerton, le généreux étranger qu'avait aimé ma détreinée et mon infortunée, m'a offert sa main.... Il m'a élevée jusqu'à lui et faite riche, très riche.... Il m'a donné son nom, son foyer, son amour.... Je lui en ai été ardemment reconnaissante.... mais rien n'a pu adoucir pour moi l'absence de mon enfant....

—Rien, pauvre âme? —Rien, pas même votre souvenir qui me fat cher, toujours.... —Vraiment, vous pensez encore à moi, parfois? —Soyez... mon cœur était le maître de ma volonté. Peut-on jamais oublier après des heures d'amour comme les nôtres?

—Gabrielle murmura-t-elle avec la ferveur de jadis.... Ne vous illusionnez-vous pas?... —Non, Je ne dis point de paroles banales. Je n'en ai plus le temps, et ce serait indigne de moi. En ce moment, je suis ébahi comme je l'ai toujours été, Christian.... Et cette sincérité qui est, pour certains, une arme contre le sort, ne m'a préservée d'aucune catastrophe.... La fatalité s'acharne encore après moi. Elle est inexorable! Et pourtant, je n'ai jamais fait de mal à personne.

Un sanglot trembla dans sa voix altérée par l'émotion.

Mais, surmontant toute faiblesse, lady Klammerton continua: —J'ai reçu à Bordighera la triste nouvelle qui motive mon voyage, dans l'état de débililité que vous me voyez. Une lettre m'est arrivée, m'annonçant l'infâme fin d'un duel où un mari a reçu une blessure mortelle.... Hélas! il m'a fallu m'arrêter ici, épuisée.... Et cependant, je devrais être à Paris, ce soir même....

—Lord Klammerton serait-il mort?... —Je le crains.... Tenez, Christian, lisez cette dépêche arrivée hier matin.

Elle lui tendit un télégramme. Rapidement, Christian lut ces lignes sur le papier bleu: —Lady Klammerton, Dearly House (Bordighera Italie!)

—Edgard était de plus en plus grave. Question d'heures. Venez vite si vous voulez le voir encore vivant.

"Docteur MAC DUNDLEY"

—Mais remarqua de Lignéres ce télégramme n'annonce pas la mort.... —Hélas! Vous les connaissez, ses dépêches envoyées "in extremis" qui ont la commination de ne pas tout dire.... qui veulent laisser une lueur d'espoir encore, à l'heure où l'irréparable est déjà accompli.... —Pourtant.... interposa de nouveau l'officier de chasseurs.

—Edgard est mort. Je le pressens. Je le lie entre les lignes de cette dépêche.... Mais le docteur Mac-Dundley connaît le triste état de ma santé. Il m'a pas osé m'annoncer la fin tragique de mon mari. Ce qu'il me dit est sans espoir, hélas! Et j'ai essayé encore de me donner une dernière espérance, c'est qu'il craint pour moi, un coup dont je ne me relèverais pas loin de lui.

Mais quoi qu'il fasse, quels que soient ses soins et sa sollicitude, mon cœur est soulevé, Christian.... Me voilà de nouveau seule pour mourir.

—Non, ne dites pas cela! —Si, il faut le dire.... pour se préparer.

Gabrielle se tut sur ces paroles navrantes.

Christian en était aussi ému

que de cette fin tragique en duel dont venait de lui parler la malade.

—Qui était l'adversaire de votre mari? demanda-t-il.

—Mac Dandey me dit: M. Philippe de Vallombresse, qui se fait, paraît-il, appeler Yallon.

—Philippe de Vallombresse! s'écria le lieutenant, stupéfait. —Vous le connaissiez?... —Où est un ami d'enfance, un camarade d'études et de jeunesse... Philippe!... Ah! je me doute de ce qui s'a passé entre eux. Vous ignorez les motifs de cette rencontre fatale? —Absolument.

—Je m'en doute, moi", fit à part lui l'officier de chasseurs.

Et il réfléchit, une seconde, un cœur qui avait été étreint entre ces deux hommes—the général de Vallombresse et lord Klammerton—quelques heures avant le mystérieuse tragédie du Havre.

Il frêmit à la scène qu'il avait dû se passer entre l'Anglais et le fils du général.

Et sa pensée le rappporta, rapidement, au foyer où souffrait une famille éprouvée, où des larmes coulaient des yeux de Geneviève.

Lady Klammerton s'aperçut du trouble agitant le jeune homme.

—Qu'avez-vous? lui demanda-t-elle.

—Je songe.... répondit-il, hésitant, je songe....

—A notre fils, n'est-ce pas?... —Oui, s'empressait-il de répon-